

Faut être idiot pour mourir

Mario Bolduc. *Un homme fort fragile*. Montréal, VLB éditeur, 1985, 281 pages

Guy Cloutier

Numéro 22, février–mars–avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, G. (1986). Compte rendu de [Faut être idiot pour mourir / Mario Bolduc. *Un homme fort fragile*. Montréal, VLB éditeur, 1985, 281 pages]. *Nuit blanche*, (22), 4–4.



par Guy Cloutier

IL FAUT ÊTRE IDIOT POUR MOURIR

Certains livres ont la faculté de rendre leurs lecteurs plus intelligents. Pensons aux romans de Doris Lessing, par exemple, à ceux de Michel Tournier, de Lawrence Durrell ou de Marie-Claire Blais. D'autres, à l'instar d'*Un homme fort fragile*, ont le don de nous replonger dans le magma nostalgique de nos émotions d'enfants. Nous nous reconnaissons aisément dans cette mémoire revivifiée et bientôt la vie redevient pour nous un grand jeu de signes de pistes.

Ainsi, lire *Un homme fort fragile*, c'est se retrouver dans l'univers exacerbé d'un scénario de film de série B, où la truculence et la sentimentalité ne cèdent qu'au mauvais goût. «Je suis devenu romantique et mièvre comme un journal intime» (p. 227), avouera même, du haut de ses 10 ans, Léo Lehouillier, le protagoniste du roman, ce qui ne l'empêchera pas de déposer sur la tombe de sa mère, comme pour lui offrir, par procuration, les larmes qu'il n'avait pas pu verser à sa mort, les bobines d'un film de Joselito.

En cela, le roman de Mario Bolduc s'inscrit dans la longue tradition du mélodrame qui va de Flaubert à Dickens et Queffélec, en passant par Tremblay et Vargas Llosa, et qui apparaît comme l'une des voies/voix d'or du roman.

Tous les ingrédients du mélo se retrouvent dans le roman de Bolduc: d'abord la victime, le personnage principal, Léo Lehouillier, fils unique, orphelin de père depuis l'âge de 8 ans. On imagine déjà l'autarcie d'une vie à deux, la mère et le fils «repliés l'un sur l'autre comme les deux lames d'un canif» (p. 111), et le monde qu'il découvre chaque jour davantage à travers la lentille déformante d'une encyclopédie et de séances de cinéma le dimanche après-midi. Une vie d'enfant quoi, avec ses aventures d'école et ses plans de

nègres! Mais voilà que la mère tombe malade et que, sur son lit d'hôpital, sur son lit de mourante, elle se résignera, pour le bien de son fils, à épouser Marceau, le prétendant aussi débonnaire que vaniteux. Ajoutons à cela la présence des frères du Patro, aussi hypocrites que manipulateurs, le personnage de Gallagher, l'entrepreneur crapuleux et magouilleur, et — surtout — la figure héraldique, quasi-mythique, d'Edgar Lehouillier, le grand-père qui avait collaboré à l'exploration polaire du capitaine Fortier et dont Léo voudrait perpétuer la mémoire, et nous nous retrouvons devant un tableau de mœurs digne de *Stage Coach*.

Un homme fort fragile relate l'histoire d'une initiation. Mais, derrière la vie de cet enfant qui vieillit plus vite qu'il ne grandit, se dessine la petite histoire d'une ville, Lévis, et d'un imaginaire, celui d'un jeune adolescent au début des années 60. L'enfant s'ouvre à la vie et en même temps qu'il naît au monde, voici que le monde naît à lui et qu'il cesse, dès lors, d'être le reflet des héros de cinéma pour devenir une arène où luttent des êtres de chair et de sang.

Ce tableau d'une époque pourrait sembler éculé, ne serait-ce que par son caractère édifiant, sans véritables conflits, sans violence non plus, où tout est aussi poli et nivelé qu'une conversation de sœur, sans intrigue véritable, sinon une petite histoire de faillite frauduleuse, de vol de timbres et de détournement de fonds, à peine une petite malversation de petit notable de village.

Mais bientôt on s'aperçoit que ce tableau est plein de fissures. La naïveté si présente dans le roman, d'abord par le ton (tout est conjugué au présent dans le roman, un présent que je qualifierais de *ludique*), mais aussi par le monde imaginaire de

Léo, par ses sentiments, ses émotions, ses rêves et ses déceptions, devient suspecte.

Si *Un homme fort fragile* était le roman de la dérision? Si tout était à l'image de l'expédition polaire du capitaine Fortier? Du bidon, une opération publicitaire commanditée par un marchand de fourrure local! (Mais, cela n'empêchera pas Edgar Lehouillier d'y perdre un bras.) Le Capitaine Fortier? Un illuminé! Un pigeon! Tout juste bon à donner son nom au «Spécial Fortier», un plat de poisson en sauce. Le grand-père? Lui, un héros? Une figure? Allons donc! Souvenez-vous du scandale, à sa mort! Le pauvre avait souhaité que l'on disposât de ses restes selon la tradition maritime! Mais, on était loin de la mer à Lévis, si bien qu'on avait oublié le navigateur pour enterrement le chrétien. On allait tout de même donner son nom à l'une des rues d'un nouveau quartier mais, moignon oblige, on choisira un cul-de-sac. Même Frédéric Marceau, le pudibond propriétaire du cinéma, le bienfaiteur des frères du patro! Quelle figure dérisoire! Le voici bientôt obligé de présenter des films porno à des touristes américains sur le bateau de son ami Gallagher.

Oui, quelle dérision! Mais c'est en cela que le livre de Bolduc se révèle une réussite: parce qu'il témoigne de «l'encanaillement que, dans la vie quotidienne, subissent les émotions, les idées, les relations humaines». ¹ Ce roman mélodramatique, avec son côté fleur bleue, pathétique, parodique, réussit à faire entendre, plus que tout discours articulé, la révolte désespérée d'un enfant qui souffre. ■

Mario Bolduc. *Un homme fort fragile*. Montréal, VLB éditeur, 1985, 281 pages, 15,95 \$.

1. Mario Vargas Llosa. *L'Orgie perpétuelle*. Paris, Gallimard, 1975, p. 23.